



HAL
open science

Paroles de migrants: Entretiens recueillis au Havre (printemps-été 2005)

Jean-Pierre Castelain, Vincent Ales, John Barzman, Marianne Hue

► **To cite this version:**

Jean-Pierre Castelain, Vincent Ales, John Barzman, Marianne Hue. Paroles de migrants: Entretiens recueillis au Havre (printemps-été 2005). John Barzman; Éric Saunier. Migrants dans une ville portuaire : Le Havre (xvie-xxie siècle), Presses universitaires de Rouen et du Havre, pp.175-186, 2005, 9791024010779. 10.4000/books.purh.3505 . halshs-04140461

HAL Id: halshs-04140461

<https://shs.hal.science/halshs-04140461v1>

Submitted on 29 Jun 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Copyright

Presses universitaires de Rouen et du Havre

**Migrants dans une ville portuaire : Le Havre (xvi^e-
xxi^e siècle) | John Barzman, Éric Saunier**

Paroles de migrants



Entretiens recueillis au Havre (printemps-été 2005)

Jean-Pierre Castelain, Vincent Ales, John Barzman and Marianne Hue

p. 175-186

Full text

- 1 Donner aux migrants la possibilité de s'exprimer, illustrer la diversité de leurs origines et de leurs parcours, contraster leurs impressions au contact de la France, tels sont les objectifs de la recherche dont ce chapitre ne représente qu'une toute première approche, avant la publication de l'analyse exhaustive en cours. Il s'appuie sur trente entretiens recueillis dans la région du Havre entre avril et juillet 2005 par des chercheurs et associés du CIRTAI en collaboration avec la ville du Havre¹ et ne prétend qu'à introduire à la diversité des témoignages sans, ici et maintenant, les interpréter.
- 2 Il est cependant intéressant de présenter la démarche qui a présidé au recueil des entretiens. Un comité de suivi, animé par John Barzman, a élaboré un guide d'entretien semi directif, définissant assez largement les thèmes à aborder, ainsi qu'un contrat de communicabilité garantissant les droits des témoins (possibilité d'anonymat, signature de la transcription et limites sur l'utilisation). Reconnaisant l'impossibilité, dans le cadre et les temps impartis, d'obtenir un échantillon vraiment représentatif, le comité s'est mis d'accord sur une liste de personnes, auxquelles un entretien serait proposé, hommes et femmes immigrés, ou enfants d'immigrés, ressortissants des principaux pays d'origine présents au Havre, et des accueillants.
- 3 Toutes les personnes pressenties n'ont pu être interviewées à cause d'absences ou d'indisponibilités temporaires, voire de méfiance et d'hésitations suivies de rétractations. D'autres ont choisi de garder l'anonymat, de couper ou de réécrire certaines parties de la transcription de leur témoignage. Enfin, au fur et à mesure de l'avancement du projet, de nouveaux témoins se sont portés volontaires. Le résultat est

un ensemble d'enregistrements et de transcriptions d'une très grande richesse (sur de nombreux sujets tels les motifs et circonstances de la migration, les conditions de vie et de travail, les contraintes administratives, les efforts pour préserver un lien avec le pays d'origine et sa culture, le regard sur la France et Le Havre, etc.) dont le travail de défrichage, l'analyse et l'interprétation ne pouvaient être menés en quelques semaines. C'est pourquoi les auteurs ont prévu de publier un travail de recherche et d'analyse à partir de ces entretiens, probablement enrichis par d'autres, dans le courant de l'année prochaine.

4 En attendant, nous avons choisi d'extraire des témoignages des phrases significatives et nous livrons ici une anthologie des réponses des témoins qui, avec leurs mots et leurs associations, disent le sens de leur migration. Ces citations concernent un sujet principal, les premiers contacts et les premières impressions ; sur ce thème apparemment restreint, on peut constater la diversité des sentiments et des expériences qui dépendent de l'âge au moment du voyage et de celui au moment où le récit en est fait, du sexe, des raisons du départ, du climat économique et de la législation à l'arrivée, de l'existence de contacts ou d'associations. Mais, au-delà de cette diversité, s'expriment, presque toujours, une rupture plus ou moins violente, un premier contact parfois brutal et la nécessité, ou la contrainte, de s'adapter à une nouvelle société, parfois hostile et souvent ambivalente. Chacun de ces hommes et de ces femmes a son histoire propre, mais tous nous donnent à entendre des paroles d'espoirs et de rêves, de désespoirs et d'amertumes, et, toujours, d'aspiration à la reconnaissance et au respect de l'autre. Les sédentaires ont beaucoup à apprendre des migrants ; au lecteur d'en décrypter la signification.

5 Certains sont arrivés en France dans des conditions idéales. Ainsi Ridha, fondateur et président du Recife, venu de Tunis en France en 1974 dans le cadre d'une coopération entre la Tunisie et la France, arrivé au Havre en 1980 pour un emploi de responsable pédagogique à l'Apaam : « Il est vrai que quand je suis arrivé en France, à Paris, ma première

impression c'était d'avoir une ville gigantesque mais, malgré tout, je trouvais qu'elle ressemblait beaucoup à Tunis et, comme j'étais lettré, je n'avais pas de difficultés particulières, je pouvais me repérer, je parlais français à l'époque. Je n'ai sans doute pas eu les difficultés que peuvent avoir beaucoup d'immigrés puisque la première fois, quand je suis arrivé en France, j'avais une bourse, j'étais accueilli à l'école normale, j'étais accueilli par l'Office français de la coopération internationale. Donc j'étais un privilégié, j'étais arrivé en France dans les conditions que toute personne aurait aimé avoir. »

6 C'est aussi le cas d'Abdoulaye, né en 1970 dans le département de Matame, au Sénégal. Journaliste débutant à Dakar, il est envoyé une première fois en France, en 1999, mener une enquête sur les émigrés. Il finit par s'y installer et devient médiateur de l'Association havraise pour l'insertion de la population étrangère au Havre : « J'avais un ordre de mission avec un visa de court séjour, je suis venu en France et je me suis attelé à faire ce pourquoi j'étais envoyé. Je fais un reportage dans les milieux émigrés au Havre, à Mantes-la-Jolie, à Evreux et à Elbeuf. Tous mes articles sont parus dans le journal *L'Émigré*, mais j'ai fait connaissance, au cours de mes reportages, avec une jeune fille très belle, blanche, et puis voilà : c'est elle qui m'a fixé, si vous voulez, avec laquelle je me suis marié, et puis je me suis vu attribuer une carte de séjour, une carte de résident. »

7 Parfois le départ était préparé au pays avec les employeurs de main d'œuvre qui venaient y recruter. Halil, né en 1945 en Turquie, est arrivé au Havre en 1973 et a travaillé dans le bâtiment avant d'y ouvrir un restaurant. Il évoque dans quelles circonstances il a ainsi quitté son pays : « On est huit frères. Il fallait que je trouve un travail en Turquie et comme il y avait beaucoup d'émigration, beaucoup partaient en Europe. J'étais curieux de savoir ce qui se passait en Europe. J'ai décidé de m'inscrire et, six mois après, j'ai été convoqué pour aller en Europe. Il fallait passer un test de métier et une visite médicale par le médecin français ou allemand. On allait en Allemagne ou en France. Moi, c'est la France qui

m'a répondu en premier. Je ne parlais pas du tout français. J'ai tout appris ici, en France. Je suis arrivé, j'ai pris le train à Paris St Lazare pour Le Havre. J'allais chez un ami. Il m'a accueilli une journée. Je suis allé à Fécamp pour travailler au chantier naval et puis un peu dans le bâtiment et, entre deux, l'entreprise qui m'avait promis une place est tombée en faillite. J'étais marié, j'avais deux enfants. Je suis venu au Havre. À cette époque, il n'y avait pas de chômage. Il y avait des demandes d'emploi. Comme j'avais le permis poids lourd, on m'a demandé si je voulais être grutier mobile. »

8 Sylvio, né en 1944 à l'Ile Rodrigue, une dépendance de l'Ile Maurice, et arrivé au Havre en 1970 pour travailler dans l'usine de construction mécanique Caillard a connu une situation proche : « Caillard avait besoin de main-d'œuvre qualifiée, donc l'entreprise avait fait un appel dans les journaux... On a passé une annonce sur le journal local de Maurice. Plusieurs personnes, dont moi et d'autres compatriotes, ont écrit à l'entreprise. L'entreprise a délégué un de ses ingénieurs du Havre pour l'île Maurice. Il a un peu discuté avec les gens, voir un peu leur capacité professionnelle. Ça, c'était en juin 1970, et en août 1970 on a reçu une réponse positive. Bien sûr, on était d'accord, l'entreprise était prête à nous accueillir dès le mois de septembre. Alors, nous avons quitté l'île Maurice le 21 septembre 1970 et nous sommes arrivés en France avec un contrat de travail pendant un an. Ce qui veut dire qu'après un an, on était soit libre de rester, soit libre de partir... On est arrivé au Havre. Beaucoup, parmi nous, ont logé à Gravelle, dans l'ancienne caserne de gendarmerie. La majorité, on était deux ou trois par chambre. Et les quarante-huit personnes, le lendemain, on s'est retrouvé dans l'entreprise à faire des essais et la pratique, pour voir un peu les qualités professionnelles que nous avions... »

9 La situation réelle à l'arrivée en France est souvent totalement différente de celle envisagée, et ce décalage par rapport aux attentes, source de profonde déception, est particulièrement vivement ressenti chez les enfants. Khamsa, bouquiniste, venue une première fois d'Oran au

Havre dans le cadre du regroupement familial, en 1955, repartie en Algérie après un licenciement en 1965, et revenue au Havre en 1990 après des voyages réguliers entre les deux villes, s'en souvient : « En Algérie, quand on avait dit que nous allions rejoindre mon père, tout le monde nous disait qu'on avait de la chance. Formidable ! Naturellement c'était très dur de partir, mais il y avait toute cette aventure paradisiaque qui nous attendait. Dans le train, ma sœur et moi, on essayait de savoir comment était la maison, la maison du Havre. Ma sœur aimait beaucoup la musique. À Oran elle avait une radio et toute sa vie était autour de cette radio. Alors que pour moi, à Oran, il y avait une armoire, une armoire à trois glaces, c'était la grande mode, les grandes armoires à trois miroirs. Je communiquais avec cette armoire ; pour moi c'était important, c'était un peu ma compagne. Ma sœur demandait s'il y avait une radio, et moi s'il y avait une armoire. On est arrivé aux Neiges et ça a été terrible ! Deux pièces très froides, qui n'étaient plus chauffées, et pas grand-chose : une petite table un peu branlante, quatre chaises, un lit. Évidemment il n'y avait pas de radio... »

10 La brutalité du dépaysement n'était pas propre aux migrants de pays lointains. Cécile, agent EDF-GDF retraitée, arrivée de Bretagne au Havre en 1920 avec sa famille pour rejoindre son frère venu trouver du travail l'a éprouvé : [J'étais] dépaycée, parce qu'on était dans une ville, où il y avait beaucoup de monde, alors qu'on venait d'un petit patelin où il n'y avait personne. [...] D'abord, ma mère ne savait pas le français. Elle allait au marché quand même, et elle demandait : « Donnez-moi ça ! – Qu'est-ce que c'est que ça, Madame ? » Elle ne savait pas ce que c'était. [...] Il faut dire que ce n'est pas elle qui a fait les démarches. C'est des Bretons qui étaient là avant elle qui l'ont aidée, notamment pour acheter la baraque anglaise. Elle a vu quelqu'un pour la débrouiller, sinon, toute seule, elle n'aurait pas su se débrouiller. »

11 Le regard n'était pas le moindre signe, ambiguë et ambivalent, du rapport aux autres, comme Samba, agent

administratif au Consulat du Sénégal, venu de Mouniri, petit village du Sénégal, arrivé au Havre le 17 février 1962 avec une promesse d'emploi de manoeuvre, en parle : « À l'époque, on ne sent pas ici le racisme. [...] Tout le monde, hommes, femmes, tout le monde travaille. On n'a pas besoin de l'autre. La rue, on se rencontre, personne ne dit bonjour à l'autre. Il n'y avait pas de racisme à l'époque. J'ai eu des relations avec des Algériens, ici, comme j'étais responsable. On collaborait en tant qu'étrangers. Les relations avec les Algériens étaient déjà amicales à l'époque. »

12 Vivre en France suppose de résoudre des formalités administratives fréquemment cause de difficultés, d'incompréhensions et de vexations auxquelles des migrants de toutes origines sont confrontés. John, professeur d'université, venu une première fois en 1949, de Los Angeles en France, avec ses parents, pour des raisons politiques, reparti en 1965 aux États-Unis et, après de fréquents voyages en France, revenu au Havre en 1993 pour des raisons professionnelles, a dû les surmonter : « Je me rappelle avoir fait la queue à la Préfecture de police, Service des étrangers, au guichet, dans la neige, à Paris, et d'ailleurs dans cette queue... C'était pas très bien pour les Américains parce que les ressortissants de l'Union européenne passaient directement, les Algériens et les pays de l'Afrique francophone avaient tout un système organisé depuis longtemps... On fait la queue pour les voisins et on fait la queue pour les copains et on va s'amuser ; et les seuls qui faisaient vraiment la queue, c'était les Finlandais et les Américains, et donc les conditions étaient vraiment mauvaises : il y avait un tout petit guichet, et puis il y avait des centaines de personnes qui faisaient la queue dans la rue en hiver. »

13 Ces souvenirs sont encore à vif pour Onéally, pharmacien, arrivé de Madagascar en France en 1971 pour études : « Je n'oublierai jamais le moment où j'ai demandé la carte de séjour, où j'étais parké, où on n'avait pas de considération... Oui, c'est beaucoup de galère, beaucoup de vexations tout en sachant que, de l'autre côté, on n'était pas aidé à

Madagascar, on vous mettait des bâtons dans les roues pour vous retenir, on ne voulait pas que les parents envoient de l'argent. [...] Il ne faut pas s'en cacher, ce n'est pas facile. Ce n'est pas facile du tout. En tant qu'étranger, personnellement, c'était beaucoup de vexations. 1971... 1972... Il n'y avait pas d'association et on se débrouillait tout seul pour ça [les formalités]. »

- 14 Le récit de David et de sa femme illustre également ce parcours. Arméniens, menacés suite au changement de régime politique dans leur pays, ils ont pris la décision difficile de le quitter en y laissant une partie de leur famille. Après plus de trois ans de démarches administratives, ils figurent aujourd'hui parmi les rares Arméniens à avoir obtenu l'asile politique en France. « Je suis originaire d'Arménie. Je suis venu en France [...] en 2002. J'ai 40 ans. Je suis marié, j'ai deux fils qui sont restés en Arménie. Je suis venu en France parce que la France, [...] je crois que c'est le premier pays qui a reconnu le génocide arménien. [...] Mais pour émigrer d'Arménie, la situation fait qu'on ne peut pas choisir le pays où l'on veut aller. [...] L'administration recherchait ma femme. Ils ont pris mon passeport et le passeport de ma femme pour qu'on ne puisse pas quitter l'Arménie. On a quitté l'Arménie. On est allé en Russie, à Moscou [...] On y est resté quelques mois, j'ai trouvé quelqu'un qui pouvait nous aider à entrer en Europe. On leur a donné de l'argent, [...] et ils nous ont emmenés jusqu'à Paris. [...] On est arrivé à la gare de Paris. Dans le bus j'ai rencontré une femme qui parlait russe. Elle m'a dit qu'elle connaissait quelqu'un qui habitait à Caen [qui savait] comment ça marche et ce qu'il [fallait] faire. Je savais que je pouvais demander asile, mais je ne savais pas à quel endroit il fallait aller. Après il nous a aidés, il nous a montrés où entrer. [...] Je peux vous dire, j'ai eu une réponse de l'OFPRA un an après. J'ai habité dix mois à Caen. Après ils nous ont envoyés au foyer [...] [au Havre]. Pour vivre ici en attendant la réponse. Quand je suis entré au foyer, les Assedic se sont arrêtés automatiquement. Ils nous ont payés, pour deux personnes, 311 € par mois. Vous voyez, on n'avait pas le droit

de travailler. Et ça a été vraiment très dur... [...] Après j'ai attendu sept mois pour avoir une réponse négative. [...] Ensuite, Il a fallu attendre pour qu'on nous invite à la commission de recours presque un an. [...] J'avais pris un avocat et on a été ensemble avec mon avocat à la commission de recours. Et vingt et un jours après, ils m'ont envoyé le deuxième rejet. À ce moment, on était vraiment débouté, on n'arrivait plus à comprendre pourquoi, qu'est-ce qu'on pouvait faire. [...] C'est sûr qu'on ne pouvait pas retourner en Arménie. La troisième fois, je suis allé sans avocat, avec ma femme parce que je commençais déjà à parler français, et je pouvais leur expliquer. [...] Et en commission de recours, ça s'est passé beaucoup mieux, que la deuxième. Je leur ai expliqué pourquoi on ne pouvait pas retourner, qu'il fallait nous garder. Donc il y a Dieu qui nous aidait. Après vingt et un jours, on a reçu l'annulation du rejet. Ca veut dire qu'on était réfugié politique. »

15 L'obtention d'un logement est aussi une difficulté majeure. Pour Beydary, ouvrier, venu de Mauritanie en France via le Mali et la Côte d'Ivoire, arrivé à Paris le 10 septembre 1962 et au Havre en 1984, le logement posait problème : « On était des nouveaux dans le pays. Je me rappelle, avec l'aide des autres, on organisait des campagnes de protestations auprès des maires des communes et des autorités sous-préfectorales pour réclamer des logements. On a fini par avoir satisfaction. Moi, je n'ai jamais cherché à en avoir. J'étais au foyer, [...] toujours au foyer, depuis que je suis rentré en France, jusqu'à maintenant. Pour moi quand on ne vit pas avec sa famille, le mieux c'est de rester au foyer. »

16 Barry, ouvrier des travaux publics, parti de Guinée Conakry pour des raisons économiques et politiques, arrivé en France le 27 octobre 1990, a séjourné à Avignon puis à Amiens. Membre du collectif des sans papiers du Havre, il a participé au mouvement de grève de la faim des sans papiers en septembre 1998. Il raconte ces luttes : « Ma première adresse en France, ça a été à la Croix-Rouge à Avignon. Là, ils m'ont donné un titre pour six mois. Les six mois étaient finis, ils m'ont dit que je n'avais pas le droit d'avoir des

papiers. Je leur ai demandé pourquoi. Parce que je ne travaillais pas. Alors après, j'ai quitté Avignon et je suis allé à Amiens. À Amiens j'ai été bien accueilli parce que j'ai fait de la prison. Trois mois secs ! À cause des papiers. Bon ça s'est passé comme ça. Et après, ils voulaient me renvoyer chez moi. Et après ça, les copains avec qui on se téléphonait tout le temps m'ont dit : « Au Havre, on fait un collectif de sans-papiers. Est-ce que vous ne pouvez pas venir en faire partie ? » J'ai dit : « Bien sûr, je suis prêt. »

17 Pour beaucoup, la première épreuve est celle de la solitude dans une ville étrangère encore inconnue. X, aujourd'hui fonctionnaire, est né en 1952 à Pointe-à-Pitre, et a suivi son père, navigateur à la Transat, au Havre en 1959 : « Comme mon père était navigateur, il a voulu venir ici en France pour naviguer... Il était rentré [au Havre] un an avant ; et après nous avons suivi. C'est la première ville d'accueil en fin de compte. Nous avons débarqué... À l'époque on voyageait par les paquebots. Et donc on a voyagé sur le paquebot Antilles, qui arrivait directement au Havre. [...] Nous n'avions pas de famille. On s'est retrouvé tout seuls sur Le Havre. Mon père avait des amis, d'autres Antillais qui étaient entrés à la Transat la même année que lui... Mais, nous, on n'avait pas de famille, parce que les frères et sœurs de mes parents étaient restés aux Antilles... À l'âge de huit ans, c'est vrai qu'on arrive à s'adapter vite, par contre les parents, surtout ma mère, elle a eu du mal au départ... Elle ne connaissait personne sur Le Havre. Donc on était livré à nous-même quand mon père était en mer, c'est surtout ça... »

18 Ce sentiment peut être accru lorsque, après avoir connu des populations plus ouvertes, le migrant se heurte à la méfiance des Français. Amine est né en Chine, dans la province du Chekiang, en 1975. D'abord installé en Hollande avec ses parents, qui travaillent dans un restaurant, il les suit au Havre où ils ouvrent leur propre établissement en 1992. Aujourd'hui, il partage son temps entre ce restaurant et un travail d'artiste calligraphe. « J'ai grandi en Hollande. Je parle anglais, hollandais, allemand, français et chinois. Cinq langues ! Donc on parle, on essaye de communiquer...

L'avantage que j'ai, c'est que, quand on vient de Hollande, on communique plus facilement avec les gens. Donc j'ai des facilités à apprendre la langue très facilement, parce qu'il suffit de parler beaucoup avec les gens. L'arrivée ici au Havre a été assez difficile parce que les mentalités n'étaient pas pareilles que la mentalité hollandaise... Et du coup, ça m'a choqué un peu que les gens ici soient un peu froids... Quand tu demandes quelque chose, les gens pensent toujours qu'il y a quelque chose derrière. Tu demandes la route, c'est comme si tu demandes la route d'abord et après, une fois que tu as demandé la route, c'est : « Est-ce que vous pouvez me dépanner de dix francs » ; ils pensent qu'il y a toujours quelque chose derrière. Disons que le service n'est pas gratuit. Et je trouve que c'est dommage, parce que cette mentalité-là, je ne l'avais pas en Hollande. »

19 À cette impression, peut s'ajouter celle que les accueillants profitent des migrants. C'est une des premières impressions de Pedro. Né en Espagne, fils de Républicain émigré économique dans la France de l'après guerre, il rejoint son père, maçon à Lillebonne, en 1958, à l'âge en huit ans. Après une formation en électromécanique il a commencé sa carrière professionnelle comme ouvrier à EDF et l'a terminée comme cadre de la CMAS « J'ai souvenir que je suis arrivé en juillet : on couchait chez des amis de mon père, dans les foins dans les granges. Quand on est gamin, on regarde ça plutôt avec un regard amusé. Et puis on a dû réellement habiter dans cette maison, qui se situe à Lillebonne [...] Nous sommes arrivés le 18 juillet 1958 et le 1er septembre je suis allé à l'école, j'avais été à l'école en Espagne. [...] À Lillebonne et dans la région, les Espagnols, il n'y en avait pas beaucoup. On a été pratiquement les premiers. On a été pris en charge par des catholiques, une famille qui a bien profité d'ailleurs de la situation, puisque sous couvert de nous prendre en charge et d'arranger notre situation administrative, ma mère devait recoudre toutes les fringues de la famille de cette personne. Mon oncle quand il est venu, il faisait son jardin, etc. Et puis donc, c'était des « mercis », mais financièrement il n'y avait pas grand-chose [...]. C'était,

sous couvert de bonté, profiter un peu de l'immigré. Moi je l'ai un peu vécu comme ça. »

20 Même s'il ne l'a subi que dans les premiers temps de son arrivée en France, Robert, italien, chanteur de rock, a subi le racisme ordinaire : « J'étais au cours Pigier dès le départ, ce qui m'a permis d'apprendre. Ce qui fait que pendant deux mois on prenait le bus de Sainneville pour venir au Havre, ma sœur et moi. Ça me gonflait parce que je commençais à me faire traiter de « macaroni piqué », « macaroni voleur »... Voleur, piquer, piqueur. Macaroni piqueur. Ça veut dire quoi ? Macaroni, pourquoi ? Parce que pour moi, les macaronis, c'est les pâtes napolitaines ! Les petits normands rouquins de Sainneville-sur-Seine... J'avais failli en venir aux mains, mais j'étais trop petit, ils se foutaient de ma gueule, à l'arrêt du bus. Le premier racisme que j'ai ressenti, c'était ça. Après, je n'ai pas vraiment ressenti de racisme au Havre. » Y résidant, tout en menant une carrière internationale, cette ville lui donnera cependant l'envie d'aller au-delà : « Faut faire avec, c'est tout. Il y a la plage, c'est super bien ça, mais, moi, le Havre, ça m'a donné envie de partir, d'aller ailleurs, d'aller à l'étranger, de traverser l'océan. Et en même temps, au départ, mon public à moi ce sont les ouvriers, il y avait quelques étudiants parce qu'ils aiment le rock aussi. »

21 À l'ambivalence, s'oppose la solidarité d'accueillants aidant les migrants à surmonter des situations désespérées. Zoubir et Fatima sont Algériens. Ils sont venus en France en 2000, grâce à l'invitation d'un ancien voisin installé au Havre, dans l'intention de faire soigner leur fille atteinte d'une maladie incurable en Algérie. Longtemps sans-papiers, ils ont pu faire soigner leur fille grâce à Médecins du Monde et faire respecter leur droit au séjour grâce à l'intervention de la section havraise de la Ligue des Droits de l'Homme. « Je suis venu directement d'Oran à Marseille. [...] À 11 heures du soir, on était à Marseille. Après on a pris le train. Directement à Paris. On y a passé la nuit. À 7 heures du matin, on était à Paris, on a demandé à des gens comment aller à l'hôpital Necker. Je suis entré j'ai parlé avec une

dame... Je ne sais pas parler beaucoup en Français, mais quand même, elle m'a compris. J'ai dit : « Moi je n'ai rien, je veux soigner ma fille » [...] [On] m'a dit que cette maladie, on ne pouvait pas la soigner en 24 heures. Je croyais que c'était comme ça, qu'en une journée, hop... En France, la médecine est forte. Le docteur m'a dit : « Non, cette enfant, pour la soigner, ce n'est pas comme tu penses. Il faut qu'elle reste longtemps en France pour la soigner. » [...] J'avais un petit peu de sous pour vivre un mois, le temps que Wefa guérisse. Mais ça ne suffisait pas. [...] J'ai fait mes calculs et j'ai compris que je ne pouvais pas rester. [...] Alors, la dernière chance, c'était le monsieur qui nous avait invités. J'en ai parlé avec lui. [...] Voilà. C'est pour ça qu'on est venu au Havre. On ne l'avait pas décidé. [...] C'était comme ça. »

22 Albert, né au Havre, est fils d'immigrés lithuaniens juifs ; sa famille a été déportée et exterminée pendant la guerre. Enfant il a été confronté à l'antisémitisme : « J'avais une prof de français antisémite, parce qu'une fois j'avais oublié tout mon matériel, elle n'a pas voulu me prêter un crayon, un stylo ! Ca m'est resté ; vous voyez, il y a des choses de gosse, comme ça, qui vous restent dans l'esprit. » Mais après la guerre, désormais sans famille, c'est auprès de cette même population qu'il trouvera une famille d'accueil, dont il regrette qu'ils n'aient pas pu être faits Justes : « Ils m'ont vêtu quand je n'avais rien, ils m'ont donné de l'argent quand je n'en avais pas. C'était à peine croyable de voir des gens comme ça qui ne me connaissaient pas au fond. Quand ils ont vu l'état dans lequel j'étais, parce que j'étais amaigri, mes parents n'étaient pas revenus, j'y pensais sans cesse, surtout à ma sœur. »

23 Être migrant, et enfant de migrant, revient souvent à vivre entre deux cultures. Et même s'ils choisissent la nationalité française, ce n'est pas pour autant qu'elle leur est reconnue spontanément par les « Français de souche ». Annette, fille de migrants polonais arrivés dans les années trente, a longtemps vécu à la Cité des Polonais. Française, institutrice retraitée, elle en témoigne. « (Mon père) faisait des économies et son rêve c'était de repartir en Pologne, il

espérait que c'était très provisoire sa venue en France, d'ailleurs c'était l'idée de tous ceux qui sont venus là, on venait travailler quelque temps, s'enrichir et on repartait. [...] Un jour ou l'autre ils se rendent compte qu'ils ne feront pas fortune, ils retournent en Pologne ou bien ils restent définitivement dans le pays d'accueil. [...] Je pense qu'ils avaient l'impression qu'on les rejetait un peu. Parce que c'étaient des sales Polacks qui venaient manger le pain des Français. [...] Quand je suis en Pologne, je me sens très Polonaise, quand je suis en France, je me sens les deux. [...] Lorsque je suis rentrée dans l'enseignement il y a eu une enquête de voisinage pour savoir si mon père faisait de la politique ou pas, ou même si moi j'étais impliquée dans un mouvement politique ; si bien que mon inspecteur avait eu vent de cela, que je faisais partie d'une association, la police avait téléphoné à mon inspecteur et il était venu me voir à l'école en me disant : « Attention, rappelez-vous, vous êtes en France et vous n'avez pas à faire de politique. » [...] J'étais française mais il m'avait dit : vous n'avez pas à faire de politique ! »

24 Réfugié politique d'origine algérienne, Mohand est maintenant de nationalité française. Il explique son choix de la France. « Pourquoi je suis venu en France ? Parce que ce n'était plus possible de rester en Algérie en raison des conditions sécuritaires qui se dégradèrent de plus en plus. Je suis arrivé au Havre parce qu'il m'était arrivé d'y venir assez régulièrement. [...] C'est important quand même l'ouverture sur le monde [...] et la possibilité justement de dire, de comprendre, de rencontrer d'autres personnes, d'autres horizons et de surtout apprendre à connaître l'histoire de son pays. [...] Connaissant les richesses de la France et l'histoire de la France, parce que c'est quand même une histoire assez riche en luttes politiques, en mouvements sociaux, toute la Révolution Française, le Front Populaire, Mai 68... Pour moi c'est une vraie école de lutte pour les libertés... Toutes les libertés : économiques, sociales, politiques... Mais est-ce que tout cela va encore durer longtemps ici en France ? »

25 Elly, fille de migrants belges, mariée à un français d'origine congolaise, est particulièrement à même de parler de la migration comme circulation entre les cultures. « Mon père était très débrouillard, donc, je ne crois pas (que mes parents) aient eu beaucoup de difficultés. Mais ce qui m'a frappée, c'est qu'ils n'ont jamais voulu prendre la nationalité française. Ils ont toujours gardé leur nationalité belge jusqu'à leur mort. [...] Ils faisaient l'effort d'aller vers les autres. Et le fait de quitter un pays pour trouver un endroit où travailler, je pense que rien que ça, ça montre une certaine ouverture d'esprit. [...] Ils ont toujours été très accueillants avec tout le monde » À propos des Français d'origine africaine, Elly précise : « Le regard des gens, l'attitude de l'administration, de la police... La nationalité française, ce n'est pas écrit sur sa figure, donc... Pour moi, on reste étranger. [...] De toute façon, quand on vient vivre dans un pays, il faut quand même faire des efforts pour s'adapter. Ce n'est pas tellement le pays qui fait les efforts pour que ses étrangers s'adaptent. Si un étranger veut s'adapter dans un pays, il faut que ce soit lui qui fasse les efforts. [...] Voyager, c'est connaître d'autres cultures, s'en imprégner, voir ce qu'il y a d'intéressant... »

Notes

1. « Convention de collaboration de recherche “Trente entretiens sur les migrants du Havre” entre l'université du Havre, le CNRS et la ville du Havre » signée le 19 avril 2005. Le CIRTAI (FRE 2795 CNRS) est un laboratoire de l'université du Havre. Ont participé, soit comme membres du comité de suivi, soit comme enquêteurs-analystes, outre les auteurs du présent chapitre : Sylvie Barot, Marie-Claude Blanc-Chaléard, Line Cathelain, Thomas Delaunay, Arwa Dieng, Françoise Guyot, Patag Heu, Elisabeth James, Aminata Kane, Ousseynou Kane, Albert Nicollet, Valentin Porte, Elisabeth Robert, Nsenga Sebinwa, Erwan Simon, Benjamin Steck.

Author(s)

Jean-Pierre Castelain

**Ethnologue (Cetsah, CNRS-
EHESS), éditeur de la revue
*Méandres***

By the same author

**Les récits de vies de marins
terre-neuvas : quel rôle pour
l'ethnologue ? *in La Mémoire
orale*, Presses universitaires de
Rouen et du Havre, 2007**

Vincent Ales

**Enquêteur-analyste et
coordinateur des transcriptions**

John Barzman

**Professeur d'histoire
contemporaine à l'université du
Havre**

By the same author

**Migrants dans une ville
portuaire : Le Havre (xvi^e-xxi^e
siècle), Presses universitaires
de Rouen et du Havre, 2005**

**Environnements portuaires,
Presses universitaires de Rouen
et du Havre, 2003**

**Quelque part, ça laisse des
traces. Mémoire et histoire des
électriciens et gaziers de la
région du Havre, Presses
universitaires de Rouen et du
Havre, 2003**

All texts

Marianne Hue

Enquêteur-analyste

By the same author

**Les Polonais : de l'exil politique
à l'usine in *Migrants dans une
ville portuaire : Le Havre (xvi^e-
xxi^e siècle)*, Presses
universitaires de Rouen et du
Havre, 2005**

© Presses universitaires de Rouen et du Havre, 2005

OpenEdition Books License

Electronic reference of the chapter

CASTELAIN, Jean-Pierre ; et al. *Paroles de migrants: Entretiens
recueillis au Havre (printemps-été 2005)* In: *Migrants dans une ville
portuaire : Le Havre (xvi^e-xxi^e siècle)* [online]. Mont-Saint-Aignan:

Presses universitaires de Rouen et du Havre, 2005 (generated 28 juin 2023). Available on the Internet: <<http://books.openedition.org/purh/3505>>. ISBN: 9791024010779. DOI: <https://doi.org/10.4000/books.purh.3505>.

Electronic reference of the book

BARZMAN, John (ed.) ; SAUNIER, Éric (ed.). *Migrants dans une ville portuaire : Le Havre (xvi^e-xxi^e siècle)*. New edition [online]. Mont-Saint-Aignan: Presses universitaires de Rouen et du Havre, 2005 (generated 28 juin 2023). Available on the Internet: <<http://books.openedition.org/purh/3473>>. ISBN: 9791024010779. DOI: <https://doi.org/10.4000/books.purh.3473>.

Zotero compliant